

FEUILLETON GABRIELLE

—PAR— M. LESUEUR

(Suite)

C'était pourtant être par trop enfant; car quelle vaine blanche y aurait-il eu à ce que René, à peine débarqué après deux ans d'absence, n'imaginât rien de mieux pour occuper sa première soirée, que de se rendre au bal ?

Quoi qu'elle se fût couchée tard, Gabrielle ouvrit les yeux de bonne heure le lendemain matin. Elle ne reconnaitait plus la position de sa fenêtre, et ne se rappelait pas avoir jamais eu le malheur de posséder une chambre à coucher d'aussi bon goût. Tout à coup elle aperçut une robe blanche sur une chaise et des souliers de satin sur le tapis; le jour se fit aussitôt dans son esprit. Elle se souvint qu'elle avait dans la veille à bord d'un trois mâts, en l'honneur de la science, et qu'elle était au Havre, à l'hôtel Frascati.

Tandis qu'elle se renversait sur l'oreiller, suivant le fil de ses idées qui se débrouillaient paresseusement, il lui sembla que soudain une voix lui criait, dans l'oreille: "Il est là." Et elle se redressa vivement. Une minute après elle se disait: "Je suis folle!..." Mais c'est égal, elle ne pouvait plus se rendormir. Elle s'habilla vite et sonna sa femme de chambre.

—Céline, lui dit-elle, ayez l'obligeance de faire chercher une voiture et tenez-vous prête à m'accompagner.

Que mademoiselle se fût coiffée sans son secours et désirât sortir à sept heures du matin ne parut surprendre en rien la femme de chambre. Elle obéit avec empressement, et, quand toutes deux furent dans la fiacre, elle eut à transmettre au cocher l'ordre de les conduire à Saint-Amand.

Il faisait extrêmement beau, l'air était doux, le soleil encore voilé par cette brume légère qui annonce les journées chaudes. Dans la rue de Paris, les volutes croisées et les devançures des boutiques s'ouvraient avec un bruit joyeux. A droite, entre les maisons au fond de toutes les rues transversales, on voyait se dresser les mâts des vaisseaux. En face s'élevait la cité d'Inguenville, avec ses blancs-his habitations qui, du sein de leur nid de verdure, semblaient rire aux rayons du matin.

La voiture passe derrière l'hôtel de ville, puis descendit le boulevard de Strasbourg, puis elle quitta la rue d'Étretat.

Gabrielle ne connaissait pas le Havre, elle regardait tout avec curiosité. A mesure qu'elle s'éloignait du port, l'aspect de la ville devenait moins intéressant; mais ce qu'elle était surtout impatient de contempler, c'était la vue qu'elle attendait du haut de la falaise, cette vue immense de la mer, du Havre et de l'embouchure de la Seine, la plus belle, à dit Chateaubriand, après Constantinople.

Elle descendit de voiture à l'entrée d'un petit sentier, le plus singulier petit sentier et le plus charmant qu'elle n'eût jamais vu. Elle grimpa entre deux rangées d'arbres énormes, à peine séparés d'un mètre, et dont les racines saillaient le transformant en escalier. L'ascension fut assez longue, mais Gabrielle la trouva délicieuse.

C'est ainsi qu'elle parvint sur la falaise.

Elle voyait donc en face la mer comme elle avait désiré la voir. Ce n'était plus l'espace borné, la bande bleuâtre et étroite qu'elle apercevait de ses fenêtres à Trouville; c'était l'immensité, l'infini. Sur la surface étincelante de cet abîme, les plus puissantes volées semblaient des feuilles mortes jetées par le vent sur le sein d'un lac; de ses milliers et des millions de vagues, que la distance aplaissait, se confondaient en un frissonnement unique, incessant et doux. A cette grande hauteur, aucun bruit ne parvenait à la voix impotente, quoique affaiblie, de la mer.

Gabrielle s'était avancée sur la falaise aussi près qu'il était possible de la faire sans imprudence. Elle parvint tout à fait absorbée dans la contemplation de l'Océan. En se tournant un peu à gauche cependant, elle eut embrassé du regard une autre partie de cet incomparable panorama, non moins digne de son admiration: c'était la ville du Havre, au pied de ses collines chargées de verdure; ses bassins, sa jetée, ses vaisseaux innombrables; c'était

la Seine, dont les eaux, en se précipitant dans la mer, traçaient au loin à travers l'azur un monstrueux sillon jaunâtre. La jeune fille se décida à jeter à la fin un coup d'œil vers la terre; il est probable qu'elle rendit justice à la beauté du spectacle qu'elle attendait de ce côté; elle dut l'examiner jusque dans ses détails, car elle remarqua dans le port la double chaîne rouge d'un bateau transatlantique.

Quand elle eut assez regardé et la Seine, et la mer, et la ville, elle entra dans la chapelle consacrée à Notre-Dame-des-Flots. Tandis que sa femme de chambre sagenouillait pour prier, Gabrielle se mit à examiner curieusement les ex voto qui couvraient les murs. Presque tous avaient été placés là en signe de reconnaissance après quelque délivrance signalée, et presque tous par des marins saurés d'un naufrage ou par leurs familles. Une seule inscription exprimait une prière, et celle-là si navrante que Gabrielle en fut frappée. C'étaient ces mots, gravés sur un simple taquet de marbre: "Mère douloureuse, pitié pour moi!"

Une initiale et une date et voilà tout..... Mais que de tristesse dans ce cri! Ce n'était pas une souffrance ordinaire, une épreuve visible qui avait dû l'inspirer mais quelque affreuse torture morale, l'étreinte peut-être d'une effroyable tentation. Il y avait dans cette supplication quelque chose de mystérieux et de mélancolique que les larmes remplirent les yeux de Gabrielle.

Cependant l'heure avançait, et elle songeait à s'éloigner. Lorsqu'elle aperçut que Céline s'était endormie sur son prie-Dieu, la pauvre fille attendit pendant une partie de la nuit le retour de sa jeune maîtresse, et, la promenade au grand air du matin ayant sans doute achevé de l'accablant, elle venait de se laisser surprendre par le sommeil.

Pour certaines âmes un instant de solitude en face d'une nature sublime est un plaisir inappréciable. En sa qualité de jeune fille du monde, Gabrielle rencontra rarement cette jouissance. Elle se garda bien d'appeler sa femme de chambre ou de faire le moindre bruit; mais s'échappant sur la pointe du pied elle vint se placer sur le seuil de l'église.

Un petit enclos et une grille, au-delà de la crête verdoyante de la falaise, le ciel et l'Océan, voilà ce qui s'offrait à ses regards.

Contre la grille, tournant le dos à l'église, un jeune homme était appuyé. Gabrielle le reconnut et retint un cri: c'était René.

Elle mit ses deux mains sur sa poitrine, comme si elle eût craint que les battements de son cœur ne pussent la trahir, et cherchant un appui contre une des colonnettes de pierre qui, en s'arc-boutant, formaient la porte, elle le regarda longuement.

Elle eut le temps de dominer son émotion et de réfléchir: ce qu'elle éprouva, après le premier moment de joie souveraine, fut une inquiétude vague, un secret désappointement.

Dans son imagination de jeune fille fièvre, depuis deux ans, s'était transformé au physique dans les mêmes proportions qu'au moral. Elle ne pouvait pas le vouloir plus beau; au contraire, elle l'avait revu moins charmant mais plus imposant, plus farouche et plus superbe; ses traits avaient dû vieillir quelque peu sans doute, prendre un caractère plus énergique, porter la trace des fatigues et des luttas. Dans l'homme debout devant elle, elle ne trouvait rien de tout cela.

Il est vrai qu'elle ne voyait pas son visage; mais cette taille élégante, ce port, de tête absolument noble et hautain, ces vêtements recherchés, cette pose un peu molle et pleine de grâce, c'était toujours le comte de Laverdière. Dieu! si après tout il n'avait pas changé! S'il allait tourner vers elle ses yeux si fiers et si froids qui ne lui avaient jamais parlé, dont le regard indifférent avait glacé son jeune amour!

Une terreur étrange s'empara d'elle à cette pensée. Elle se souvint de la triste inscription qu'elle avait lue dans la chapelle. Machinalement, elle se prit à répéter au fond du cœur ces quelques mots: Prenez pitié de moi! Les mains toujours croisées sur sa poitrine, le regard toujours attaché sur le jeune homme, il lui semblait que c'était à lui qu'elle adressait cette prière déchirante. Son angoisse devint si intense qu'elle souhaita sincèrement de mourir avant qu'il eût tourné la tête.

Tout à coup, brusquement comme si on l'eût touché, René se retourna.

Sans aucun doute, pendant un seconde, il du croire à une hallucination, à la vue de cette ravissante figure, se détachant

sur le fond sombre de l'église, entre les deux colonnettes blanches, comme dans un cadre. Mais on n'a pas d'hallucination en elle! plein jour, au grand soleil, et en face de la mer. Une émotion indescriptible se peignit sur son visage et il murmura d'une voix basse profonde, passionnée: Gabrielle!

Il poussa la petite grille et il entra.

Elle le regardait s'avancer sans rien dire. Ses deux mains restaient appuyées sur son cœur, et, dans ses grands yeux clairs et doux, des larmes de joie montaient.

—Quand il fut tout près d'elle: — Ma voila, dit-il avec douceur. —

—Et il ajouta: —

—Me permettez-vous à présent de vous dire que je vous aime?

Alors elle détacha ses deux petites mains de son sein et les lui tendit.

—Toujours! lui répondit-elle en souriant. XIV

Un but de voyage qu'on ne suppose pas assez soignant à de jeunes époux légitimes de voir sous des cieux lointains se lever leur lune de miel, c'est la chute du Niagara. Il est vrai que, si leur intention était de se cacher pour jouir de leur bonheur à l'abri des importuns et des indiscrets, ils feraient bien d'aller plus loin encore. Il paraît en effet, que René Laverdière et sa jeune femme n'ont pu visiter ces parages sans être reconnus et que l'on commentait aussitôt dans Paris les raisons d'un si excentrique voyage de noces. On suppose que la première idée en germe dans la tête de Gabrielle; son mari considéra ceci comme une grande preuve d'amour et fut heureux de lui montrer cette nature admirable, au sein de laquelle il avait travaillé, souffert et songé à l'ineffable récompense qui l'attendait.

Ce ne sont pas là au reste, les derniers nouvelles qu'il a été possible de se procurer de cet heureux couple.

Dans un boudoir élegant d'un petit hôtel de la rue de Berry, une vieille dame est assise. Elle paraît fort émue et, malgré la grande dignité de son maintien et de ses manières, le trouble qui l'agite devient tout à coup tellement impérieux qu'il ne lui permet plus de rester en place et regarde l'heure; puis elle soulève les rideaux d'une fenêtre et jette un coup d'œil dans la rue. Il y a tant d'ardeur et d'intérêt dans son regard, qu'on le croirait retenu au dehors par une scène des plus intéressantes; pourtant aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que des toits et des déserts sur lesquels tobe une pluie fine et persistante. Devant la maison, toutefois, stationne un coupé de maître. A l'apparence lourde et paisible du cheval gris à l'air indifférent du vieux cocher enveloppé dans son manteau de toile crees sans nul souci de la tenue, à l'aspect bourgeois et fatigué de tout l'équipage, on reconnaît la voiture du médecin.

La maladie visite donc cet intérieur? Tout cependant n'a rien de douloureux, paisible; et ce n'est pas précisément de l'inquiétude que les traits de cette vieille dame expriment.

Soudain la porte s'ouvre: un jeune homme rentre dans la chambre.

—Eh bien ça va, tante, dit-il, rien encore de nouveau. Rien à craindre pourant; le docteur est très satisfait. Mais ne voulez-vous pas la voir?

—Non, mon enfant; sa mère est là, c'est suffisant. Ah! que ces heures me paraissent longues!

Le jeune homme s'approche de la vieille dame et lui prend affectueusement la main.

—Vous nous en voudriez beaucoup, n'est-ce pas, si c'était une fille?

—Je ne vous le pardonnerais jamais, répond-elle avec un sourire.

Il s'éloigne et elle reste seule. Ce dernier moment lui semble éternel, mais enfin la porte se rouvre; René paraît sur le seuil. Son expression est si triomphante qu'elle ne laisse aucun doute sur la réponse qu'il va donner au regard anxieux de sa tante.

Cette réponse est là, du reste, vivante, sous la forme fragile d'un petit enfant nouveau-né. Une femme le porte avec des précautions infinies, et soulève des flots de dentelle pour le montrer à la marquise. Celle-ci le prend: c'est un garçon! Elle le contempe, elle le revivise.

Désormais, elle peut mourir, cette vieille dame; sa mort sera pyenne; elle vient de serrer contre son cœur un petit comte de Laverdière, marquis de Saint-Villiers.

FIN

Bryson, Graham & Cie.

ONT CRÉÉ UNE COMMOTION PAR

L'Enorme Coupe de leurs Prix!

La grosse vente recommence encore, marchant rondement comme elle le mérite. Nous offrons des "prix surprenants" ces jours-ci. Quelque soit ce que vous desirez les prix vous souriront.

- ÉTOFFES À ROBES, CHAUSSETTES, SOIES, CASHMERES, HENRIETTES, JERSEYS, BRODERIES, INDIENNES, SATINS, COTON À LITS, PARAPLUIES, IMPRIMÉABLES.

Tout le Stock est une Attraction Comme Prix.

A PRENEZ LES PRIX

Voyez nos Étalages si vous avez besoin de marchandises. NOUS POURRONS VERS LES PORTES NOTRE GRAND STOCK AVEC LA FORCE D'IMPRESSION DES

PRIX QUI VONT VITE!

Recu un autre char plein de Chaussures. Ce département est encore bien rempli de ce qu'il y a de mieux et contient ce qu'il y a de mieux en bon goût, en style et en grande valeur pour peu d'argent.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

Quartiers Généraux pour } 35 RUE O'CONNOR. } Bargains en Epicerie.

35c. pour un JONC D'OR SOLIDE. Ce jonc est fabriqué d'une manière spéciale... MRS. WILSON'S MYSTIC PILLS

Solution d'Antipyrine de TROUETIÉ. MIGRAINES, MAUX DE TÊTE, NEURALGIES, COLIQUES, ASTHME, EMPHYSEME, GOUTTE, RHUMATISME, SCIATIQUE, etc.

Avis aux Consommateurs. Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND. 207, rue St-Honoré, à PARIS.

THE GUTTA PERCHA RUBBER MFG CO. OF TORONTO. BELTING, PACKING, HOSE, CLOTHING, RUBBER, etc.

ISLAND HOME Stock Farm. Grosse Ile, Wayne Co., Mich. SAVAGE & FARNUM, Proprietors. Percheron Horses.

PARFUMS ESS. ORIZA SOLIDITIES. Intéressante Découverte récente. L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Cassation.

Guide du Bureau de Poste d'Ottawa

Table with columns: Arrivee et Depart des Malles, MAILES, Fermeture, ETTRES. Lists destinations like OUEST-Toronto, Hamilton, London, etc.

LINIMEN GÉNEAU. 35 ANS DE SUCCÈS. Remède pour les douleurs musculaires et articulaires.

Publié par la

ABONNEMENT LE CANADA

Journal Quotidien du Soir. Un An en Ville... \$ 4.00 Un An par la Poste... \$ 3.00

12eme. ANNEE No

LES MEMOIRE

Prince de Talleyrand

Dis-neuf mois avant sa mort, le Prince de Talleyrand, âgé de quatre-vingt-deux ans, ajoutait à son testament un codicille réglant les conditions de la publication de ses Mémoires, aux-quelles il venait de consacrer ses dernières forces et de mettre la dernière main. Sa volonté formelle était qu'il parût sous le voile d'un intérêt considérable et véritablement exceptionnel à tout égard. Or, la légitime impatience que, depuis si longtemps, le public éprouvait de voir sa connaissance, va enfin prendre satisfaction.

ENFANCE

Je suis né en 1764; mon père, mais ma mère avait peu de fortune. Ils avaient une position de fortune, bien conduite, pouvait m'être à tout, eux et leurs enfants. Mes parents tenaient par centaines places à la famille royale. Ma grand-mère était dame de la reine; le roi avait pour elle une considération toute particulière; elle demeurait toujours à Versailles et n'avait point de Paris.

Ses enfants étaient au nombre de cinq. Leur première éducation comme celle de tout ce qui se faisait à la cour, avait été assez négligée, ou du moins imparfaite de notions importantes. Le second ne devait consister à leur donner ce qu'on appelle l'éducation du monde. Des avantages de leur éducation prévalaient en leur faveur.

Ma grand-mère avait des manières nobles, polies et réservées. Sa dévotion la faisait respecter une famille nombreuse et simples les démarches fréquentes qu'elle faisait pour l'avancement de ses enfants.

Mon père avait les mêmes principes que sa mère sur l'éducation des enfants d'une famille fixée à la cour. Aussi la mienne fut-elle peu abandonnée au hasard; c'était par une indifférence, mais cette disposition d'esprit qui à trouver que ce qu'il faut tout: c'est de faire, c'est d'être et tout le monde.

La mode des soins paternels était pas encore arrivée; la même était tout autre dans l'enfance; aussi ai-je été laissé plusieurs années dans un faubourg de Paris. A quatre ans, j'y étais encore. C'est à cet âge que la famille laquelle on m'avait mespension me laissa tomber de la commode. Je me démaillai; elle fut plusieurs mois le dire; on s'en aperçut lorsqu'il vint me prendre pour m'emmener à Périgord chez Mme de Chateaubriand, qui m'avait donné. Quoique Mme de Chateaubriand m'aimait, elle n'avait pas mes habitudes de l'appeler grand-père; je crois que parce que ce nom me rapprochait d'elle. L'accident qui m'éprouva était déjà trop pour qu'on pût me guérir; je pied même qui, pendant les de mes premières douleurs, en seul à supporter le poids du corps, s'était affaibli; je restai boiteux.

Cet accident a influé sur le reste de ma vie; c'est lui qui, persuadé à mes parents que je pouvais être militaire, ou du moins être désavantagé, les a à me diriger vers une autre profession. Cela leur parut plus rationnelle à l'avancement de la vie. Car de si grandes familles, tant la famille que l'individu, et que les jeunes individus qui ne connaissent pas encore.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE